**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 18 (1880)
**Heft:** 34

**Artikel:** Les bottes du général
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-185893

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

— D'où vient, dit-il au paysan d'un air narquois, que vos deux chevaux de derrière sont si maigres, tandis que le premier est si bien portant ?

Le paysan, qui avait eu plus d'une fois maille à partir avec celui qui lui adressait cette question, lui répondit avec un léger sourire :

— C'est que le cheval de devant est agent d'affaires et que les deux de derrière sont ses clients.

L'autre regarda sa montre et salua en disant :

— Je n'ai que le temps d'aller prendre le train

---

### On dentistre que n'est pas justo.

On gaillâ qu'avâi mau âi deints étâi z'u tsi lo dentistre po s'ein férè trairè iena. Ma fâi vo paodè comptâ que lâi fâ pas bio, kâ dâi iadzo qu'on a 'na radze dè deints on est tot décidâ d'allâ sè férè mettrè l'uti dein la machoire ; mâ quand l'est qu'on montè lè z'égras et qu'on vâi la corda dâo guelin que faut senailli, m'einlévine se ne seimbliè pas qu'on n'a perein mau, et on sè revire. Ne sé pas se l'est vretabliameint la senaille dâo dentistre que vo garè, âo bin se l'est la poâire qu'est pe forta què la douleu ; mâ tantià que quand on sè reinvâ dinsè on ne cheint quasu perein ; mâ quand on sè retrâovè à l'hotô, on est pe mau que jamé.

Don cé gaillâ qu'avâi 'na crouïe deint, va po la sè férè trairè. Le lâi fasâi tant mau que l'eintrè tot lo drâi, sein sè reveri. Lo dentistre lo fâ achetâ su la chaula à on étadzo, crotsè l'uti, et crac !.... d'on tor de man, l'aveintè cllia deint, que vouaiquie l'autro gari et tot conteint.

— Diéro cein cotè-te, se fâ.

— Cinq francs !

— Coumeint, cinq francs ! l'autro dzo mon vesin Abram qu'est assebin venu tsi vo, n'a pàyi qu'on franc, et portant vo lâi trainâ quatro iadzo pè lo pâilo po cein que vo ne poivi pas lâi trairè sa deint, dâo tant que le tegnai ; et à mè que cein est z'u asse châ que 'na lettra à la pousta, vo demandâ cinq francs ! c'est 'na dieuséri !

---

### Les bottes du général.

Le 22 décembre de l'année 1870, le petit village de ***, près Coulommiers, était littéralement sens dessus dessous.

Il s'agissait, pour une population de trois cents habitants, répartis en une soixantaine de maisonnées, d'héberger un corps d'environ deux mille hommes de l'armée wurtembergeoise, placé sous le commandement du général Von ***, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, mais que nous appellerons, s'il vous plaît, Von Ignotus, pour la commodité du récit.

Fond et détails, tout ce que l'on va lire est rigoureusement exact. C'est donc proprement un épisode de l'invasion allemande, non une page d'imagination que l'on offre ici au lecteur.

Le curé de *** était un homme plein de verdeur et qui atteignait à peine la soixantaine.

Grand et robuste, vif et alerte, d'une humeur joviale, cher à tout le pays pour ses façons toutes rondes et toutes franches ; causeur, rieur, conteur, voire même, à l'occsion, quelque peu hâbleur ; marcheur infatigable, dur à la peine, toujours le mot à rire, et ne haïssant point le bon vin ; mais agissant au plein soleil, à la face de tous, en parfaite communauté d'opinions et de sentiments avec chacun ; point bigot, point sermonneur, et, par-dessus tout cela, enfant du pays et enragé contre les Prussiens... tel était le curé de ***, le plus parfait de tous les curés de la Brie, où l'on en compte pourtant un grand nombre qui plaisent dans nos campagnes.

Or donc, le curé de *** vit ce jour-là son presbytère envahi par une véritable avalanche de Wurtembergeois.

C'était le soir, à sept heures, ou il ne s'en fallait guère. Il s'amusait à fourgonner, suivant sa coutume, dans la sacristie, quand il vit tout à coup sa vieille gouvernante accourir vers lui, essoufflée et tremblante de peur.

— Qu'y a-t-il, Brigitte ? dit l'abbé avec sollicitude. Dans quel état te voici ! Qu'est-ce qui se passe ?

La vieille ne pouvait pas parler, tant son émotion la dominait. Elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur la chaise la plus proche, et le bon curé commença à s'inquiéter sérieusement pour sa servante. Il alla à elle, la prit dans ses bras, comme il eût fait de sa propre maman, l'entoura de caresses, lui prodigua des paroles affectueuses ; bref, il fit si bien que la pauvre femme sortit de son engourdissement et articula quelques mots entrecoupés.

— Les Prussiens !... Si vous saviez !... Les Prussiens !... Chez nous les Prussiens ! ! !

— Bon, fit le curé, je vois ce que c'est. Nous avons des hôtes pour la nuit.

— Ah ! monsieur le curé, continua Brigitte en se remettant un peu, ils sont plus de cent chez nous !

— Cent militaires à loger pour moi tout seul !... Que dis-tu là, Brigitte ? La maison est grande, cela est vrai. Mais s'ils ont l'intention d'y coucher tous les cent, cette nuit, il faut qu'ils aient contracté à la guerre l'habitude de dormir entassés les uns sur les autres.

Cela dit, l'abbé s'achemina fort paisiblement vers la petite porte basse qui s'ouvrait au fond de l'église, et qui mettait celle-ci en communication avec le presbytère. Quelques instants après, il franchissait le seuil de sa demeure, suivi de Brigitte, plus morte que vive.

L'imagination de la vieille avait un peu exagéré la vérité. Toutefois, au premier coup d'œil, on voyait bien que les hôtes de l'abbé étaient beaucoup plus nombreux qu'il n'eût fallu pour la capacité de la maison. Dans le seul corridor, qui pouvait mesurer deux mètres de largeur sur une longueur d'environ sept à huit mètres, une trentaine de soldats étaient alignés sur deux files parallèles, l'une à gauche, l'autre à droite, silencieux, graves, attendant avec flegme qu'un ordre leur désignât la pièce dans laquelle ils auraient à s'installer. Les officiers, le carreau à l'œil, le revolver à la ceinture, s'empressaient, de çà, de là, affairés, hautains, se donnant des airs d'importance, faisant traîner sur les dalles leurs sabres sonores. Pourtant, je dois leur rendre justice, à l'aspect d'un ecclésiastique, ils se montrèrent fort convenables, et quelques-uns d'entre eux portèrent respectueusement la main à la casquette, ce qui rasséréna un peu l'âme effarouchée de la vieille servante. Un tout jeune homme, imberbe et rougissant, qui portait le sévère uniforme de sous-lieutenant de dragons, et qui paraissait guetter avec quelque impatience l'arrivée du prêtre, s'avança vivement vers lui, le salua avec une courtoisie étudiée, et lui dit en fort bon français que, par suite de l'encombrement extraordinaire du village par les troupes, le presbytère avait à recevoir pour la nuit, non seulement les hommes du poste, mais encore le général commandant et son état-major. Là-dessus, il gravit les degrés de l'escalier en invitant l'abbé à le suivre. La vieille Brigitte, sur un signe de son maître, regagna sa cuisine en toute hâte, et se mit courageusement à l'œuvre pour faire face aux nécessités du moment, pendant que le curé, moins leste, montait derrière le jeune officier.

Conformément à une saine logique, le général Von Ignotus avait choisi pour son usage personnel celle des chambres de la maison qui lui avait paru la plus commode.

Cette pièce était pourtant fort exiguë. Elle ne possédait qu'une fenêtre sur la cour, et son aménagement était d'une extrême simplicité. On y voyait briller pour tout mobilier un lit des plus modestes, quelques chaises de paille, une armoire en noyer, enfin une grande table de bois de chêne, de forme

carrée, à pieds droits, dépourvue de tapis, et qui disparaissait presque entièrement sous une montagne de bouquins. On y admirait encore, empilés les uns sur les autres, le long des murailles, suivant une ligne horizontale et dans un ordre parfait, une quantité considérable de nobles in-folios, de majestueux in-quartos, de vénérables in-octavos, tous groupés de telle sorte qu'ils offraient aux yeux l'aspect pittoresque d'une bibliothèque couchée sur le flanc, disposition économique plutôt que commode. Au-dessus du lit, un petit Christ de bois noir ; à la cheminée, un miroir de quarante sous, surmonté d'une branche de buis bénit ; enfin, au battant de l'armoire, piquée par quatre épingles, une fort bonne carte de l'arrondissement ; voilà quels objets complétaient la physionomie de la chambre à coucher sur laquelle Von Ignotus avait, sans hésiter, fixé son choix.

Au moment où l'abbé, précédé de son introducteur, parut sur le seuil, le général était bien dans la posture la plus ridicule du monde.

Il avait placé une chaise en face du lit, et assis sur cette chaise, le dos à la porte, il étendait la jambe gauche sur le pied du lit. Si bien que ses grosses bottes, dégoûtantes de boue, maculaient sans pitié et d'une horrible façon les draps si nets et si frais posés le matin même par les mains de Brigitte. Dans cette position, il geignait, sacrait, grognait, se lamentait, maugréait, pestait, enrageait, blasphémait, et jurait comme cinq cent diables. Évidemment le pauvre homme était en proie à une vive souffrance ; mais telle était la manière dont cette souffrance s'étalait au dehors, qu'en le regardant, on se sentait plutôt enclin à la gaieté que porté à la compassion.

— Monsieur le ministre, s'écria-t-il brusquement en tournant la tête, monsieur le ministre, une seule question... où rangez-vous votre tire-bottes ?

L'abbé demeura ahuri.

— Votre tire-bottes, monsieur le ministre, vite, votre tire-bottes ! Vous voyez combien je souffre. Je vous en prie, ne me faites pas attendre. Passez-moi tout de suite votre tire-bottes ! *(A suivre).*

---

Voici un charmant truc au moyen duquel un directeur de ménagerie a fait salle comble : Il avait publié que son éléphant exécuterait un morceau de musique sur un piano Erard. Le public accourut en foule et la recette fut énorme. Vers la fin de la représentation, on apporte au centre de la ménagerie un splendide piano tout neuf, et l'éléphant est introduit au milieu du plus religieux silence.

Après avoir salué l'assemblée et fait ses courbettes, l'animal se dirige vers l'instrument, soulève une de ses énormes pattes et la pose doucement sur le clavier. Tout à coup, il se relève en poussant des cris affreux qui ressemblent à des gémissements et qui remplissent l'assistance d'angoisse.

Le propriétaire du pachyderme accourt, s'approche, met sa tête dans la gueule de l'éléphant comme pour s'enquérir de la cause de ses cris, et après l'avoir calmé, il le fait éloigner du piano, puis il annonce à la foule étonnée, que l'éléphant ne pouvait pas jouer, empêché par le sentiment douloureux qui l'avait saisi en reconnaissant dans les touches du clavier, *les dents de sa pauvre vieille mère !*

---

Une jeune fille de Rolle était à la veille de son mariage. Les parents des époux les accompagnèrent chez le notaire dans le but de faire rédiger le contrat. Le notaire faisant la lecture de cet acte, fut tout à coup arrêté après cette phrase : « Et au cas où la future épouse survivrait au futur époux, elle reprendra ses bagues, joyaux *et cætera...* »

La jeune fille croyant que cet *et cætera* voulait dire : « Et se taira, » protesta énergiquement et refusa de signer.

---

Un acteur qui venait de Flandre, débutait à Paris, dans le rôle d'Andronique, avec fort peu de succès. Lorsqu'il vint à chanter :

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre ?...

Un plaisant répondit de la galerie :

L'ami, prenez la poste et retournez en Flandre.

---

Parmi les nombreux étrangers en passage à Lausanne, on remarque beaucoup de Français.

Un de ceux-ci, décoré de la Légion d'honneur, se promenait l'autre jour en ville, avec son chien, joli griffon havanais.

Tout à coup, toutou avise la boîte d'un commissionnaire-décrotteur, court dessus, la flaire et lève la patte...

Dame ! ça s'est vu !

Le commissionnaire allonge un coup de pied à la bête.

Fureur de l'étranger qui taxe le décrotteur de brutalité.

— Ah ! écoutez donc, m'sieu, je ne suis pas, moi, membre de la société protectrice des animaux, et quand je vois des roquets comme celui-là venir faire des... saletés sur ma boîte, que voulez-vous... je ne me connais plus !

— Soit. Mais où sont les saletés ?...

— Mais il avait levé la patte, m'sieu...

— Eh bien ! imbécile, qui est-ce qui vous a dit que ce n'était pas pour se faire cirer ?

---

La réponse à la question posée dans notre dernier numéro, est celle-ci :

Une pipe on la bourre avant de la fumer et la terre on la fume avant de la bourer.

La prime est échue à M. Gottlieb Paquet, à Genève.

**Enigme.**

J'habite dans les airs sans user de mes ailes ;
Il est d'importantes nouvelles
Dont c'est à moi de décider :
Qu'on vienne me les demander,
Je rends, quoique sans voix, des réponses fidèles ;
Mais pour m'entendre il faut me regarder.

*Prime :* Une vue photographique.

L. MONNET.

PIANOS GARANTIS
J.-S. GUIGNARD et Cie
**32, Grand-Saint-Jean, Lausanne.**
Pianos des premières fabriques suisses, françaises et allemandes ; pianos système américain à cordes croisées de toute solidité ; son magnifique. Pianos d'occasion. — *Vente et location aux conditions les plus avantageuses.*
HARMONIUMS